

Michel Crépu

## Qu'est devenu Peter Osgood ?

*J'ai fait la connaissance de Franck Venaille au moment de la publication du Sultan d'Istamboul chez Gérard Julien Salvy. J'avais aimé ce livre élégant et du dehors. Le dandysme de Franck était un dandysme du dehors, c'est à dire de la participation du corps aux opérations générales : poésie, marche à pied, bock de bière, goût du nord passant par le sud et inversement. Le football évoqué dans La Tentation de la sainteté (formule du dandy) relève de cette même esthétique de la pluie battante. La pluie battante, le sort d'un match, le rappel des grandes ondes joyciennes bloomesques, tout cela a fondé mon amitié pour Franck. Je ne vois rien qui ait changé depuis ma préface à la réédition (Leo Scheer, 2004) de La Tentation de la sainteté (Flammarion, 1985).*

Je n'avais pas relu ce livre depuis sa première parution, en 1985, et d'emblée cette date m'étonne. Je la croyais plus loin dans le temps. 1985 ! Mais c'était hier ! On écrivait donc encore ainsi de ces choses aussi intrinsèquement, aussi viscéralement liées au XX<sup>e</sup> siècle. C'est drôle, il me semblait que l'abdication avait eu lieu avant, que l'on avait jeté l'éponge vers le milieu des années 70 en remettant toutes les clés au *roman-psychologique* par épuisement, K.O. avant le gong.

Eh bien non, en 1985, il y a encore Venaille et il y a ce livre que je viens donc de relire. Si j'insiste sur la notion de XX<sup>e</sup> siècle tout de suite, c'est à cause de la *sensation de langage*. Venaille est né en 1936, il est de cette génération pour qui la guerre d'Algérie fut la première grande affaire existentielle et il est persuadé immédiatement que ce qui se joue là ne va pas se résoudre dans la seule matière du langage politique. Venaille n'a pas été le seul, loin de là, à considérer les choses sous cet angle : c'est toute l'histoire d'une génération et d'un débat crucial sur la littérature, tout ce qui a circulé pendant une trentaine d'années entre un certain nombre de revues : *Change, Tel Quel, Monsieur Bloom* – celle-ci dirigée par le même Venaille... Il n'était pas seul, certes, mais enfin, les textes sont là, ce sont eux qui font la justice à la fin : beaucoup sont morts, d'autres non. *La Tentation de la sainteté* est une merveille de vie, c'est un livre heureux, totalement singulier. Le relire aujourd'hui, c'est donc continuer à le lire, comme si de rien n'était, comme on fait toujours avec les vrais beaux livres.

En 1985, on parlait beaucoup, me semble-t-il, de « post-modernité », de « fin des avant-gardes », des discussions de ce genre... Or la deuxième chose qui frappe, à la relecture de cette *Sainteté*, c'est son caractère d'étrangeté complète par rapport aux circonstances du débat intellectuel. Je pourrais écrire par exemple que ce livre a été écrit à la gloire du football et des Flandres par un homme qui parle la langue mystique d'Hadewijch d'Anvers en rêvant à l'ombre fuyante d'un « père »... Quel rapport avec la fin des avant-gardes ? Je tombe sur ce passage : « *Feuilletant près du feu dans un salon de Hyde Park Hotel un magazine dans lequel les joueurs : pantalons larges – cravates démesurées – petits fronts prétentieux – ressemblaient le plus souvent à des commis d'épiciers. C'était la fin d'une aventure. Sur Stamford Bridge Ground s'engouffraient des larmes.* » Et un

peu plus loin : « *Qu'êtes-vous devenus Peter Bonetti – Alan Hudson – Peter Osgood ? Que vous a fait le monde ?* » Et voilà pourquoi j'aime tant ce livre, qu'il se trouve quelqu'un en ce bas monde pour se demander ce que sont devenus Bonetti, Hudson et Osgood : cela n'a rien à voir, bien entendu, avec la manie collectionneuse ou le fait de savoir à quelle minute le Racing-White Daring Club Molenbeek a marqué contre le Club Brugge lors de la finale de 1962. Encore que. Car tout se tient et aussi parce que, comme l'écrit l'auteur : « *À chaque but de l'avant-centre c'est la mort / un peu / qui se met en retrait.* »

Je n'ai pas envie de théoriser cet amour du football et des Flandres chez Venaille, de le rattacher artificiellement à une problématique littéraire. Ce qui m'intéresse, c'est d'y retrouver ce que j'ai pu aimer ensuite, en lisant par exemple sa *Descente de l'Escaut* ; c'est-à-dire un langage pour dire le mystère de la vulnérabilité, de la fragilité, celle du jeune footballeur lâchant, au fond de l'autocar qui le ramène : « *on a joué comme des cons* ». Il y a bien sûr un lien entre la nudité mystique et le pénalty raté, comme il y en a un entre un jour de pluie sur la promenade d'Anvers et le destin du monde : si l'on ne comprend pas cela, il est inutile d'ouvrir ce livre. On voit même mal quel genre de livre reste possible si l'on ne sent pas cette affaire qui est au cœur de la *Tentation de la sainteté*, où le sexe a sa part, non négligeable, comme un lieu d'intimité obscène. Peu importe, d'ailleurs, de savoir ce que deviennent les livres qui s'écrivent au-dehors, dans l'ignorance de cet univers fragile comme un après-midi d'entraînement... Ce qui compte c'est qu'il y ait, toujours chez Venaille, cette alliance mystérieuse de l'intime et de l'obscène, du paisible et de la blessure, de l'innocence et de la violence, c'est la grande rumeur du stade qui entoure l'enfant de huit ans qui lance le coup d'envoi de la rencontre et ce sont aussi ce « *dimanche matin glacial* » et ce simple « *jour bleuté* »... Est-ce à Bruges ? À Londres ? Sur les bords de l'Oise ? Tout, ici, n'est que mosaïque, fragments, plis obliques, sursauts, rappels... « *Lignes mauves et vertes. que dans le métro. Ce matin-là. Quand sa pensée se précipite. Et sur ses propres traces. Marche. Lord Toi qui aides les désespérés. Reste avec nous.* » La sensation de langage n'est pas seulement ici le fait d'un art du fragment et de la discontinuité bien caractéristiques du lecteur de Burroughs et de bien d'autres : elle est, plus profondément encore, dans cette remontée à la surface d'épiphanies disloquées. Écoutons ce « *Lord !* » qui a l'air de jaillir du sol, du soupir égaré dans la ville, ce tutoiement de psalmiste que l'on a entendu chez Beckett, que l'on entendait encore, en 1985, sous la plume de l'auteur de *Pas moi*.

Se pose à cet endroit, et me semble-t-il, à vif, pour ce qui concerne Franck Venaille, la question du *roman* et de ses rapports avec la *poésie*. On pourrait dire que l'essence même du XX<sup>e</sup> siècle littéraire aura été de chercher à localiser le point d'intersection entre ces deux dimensions. Il est certain que la *Tentation de la sainteté* est l'un des fruits les plus précieux de cette recherche qui ne tarderait pas à nous mettre très rapidement sur la piste joycienne. Or comment ne pas penser à Joyce ici – indépendamment du fait que ce n'est certainement pas par hasard que la revue dirigée naguère par Venaille s'appelait *Monsieur Bloom* ? On parlait beaucoup de Joyce vers 1985, cela intéressait du monde pour d'excellentes raisons qui se sont un peu égarées en chemin. Si son nom semble s'imposer ici, c'est précisément parce que Joyce, plus que nul autre, a relevé ce pari insensé d'une écriture romanesque entièrement vouée à l'épreuve initiatique du poème. Qu'est-ce que cela veut dire ? Une chose très simple : que chaque mot, chaque lettre compte comme un monde en soi. On se souvient de cette anecdote relatée récemment par Anne Atik dans son merveilleux livre de souvenirs sur Samuel Beckett. Quelqu'un apporte à Joyce le manifeste du surréalisme de Breton comme un livre à lire de toute urgence ; réponse de

l'auteur de *Finnegans Wake* : « Vous êtes sûr qu'il peut justifier chaque mot ? Parce que moi, je peux justifier chaque syllabe. » Et voilà. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Venaille si. Ça pèse drôlement dans la balance.

On aura bien sûr compris qu'il ne s'agit pas de prendre au pied de la lettre cette histoire de siècles ni de considérer Venaille à l'égal de James Joyce. Ce n'est pas le calendrier qui compte ici, mais certains modes de rapport au langage, irréductibles à leur inscription dans le temps. Certains auteurs nés au XIX<sup>e</sup> siècle sont terriblement XX<sup>e</sup>, et *vice versa*. Cela me fait penser à cette remarque merveilleuse de Proust dans la *Recherche*, trouvant à Madame de Sévigné un air de Dostoïevski. En matière de littérature, l'appartenance temporelle est soluble dans l'expérience de l'écriture. Or ce qu'il y a au fond de très émouvant au cœur de *La Tentation de la sainteté*, c'est que nous avons les deux : ce livre ressemble à la fois à un graffiti laissé dans l'ombre d'un vestiaire et il sonne comme une ode solennelle. Un chant de la solitude, une chanson mystique, un murmure de rêverie du haut des gradins, une bonne bière bue après l'entraînement.

Michel Crépu est né en 1954. Il a été responsable des pages littéraires de *La Croix*, directeur de la *Revue des deux Monde* et est actuellement rédacteur en chef de la *NRF*. Également critique littéraire, essayiste et romancier. Derniers ouvrages : *Vision de Jackie Kennedy au jardin Galliera*, roman (Gallimard, 2017) et *Un empêchement - Essai sur l'affaire Fillon* (Gallimard, 2018).